

L'addition

Anne Genest

Numéro 141, avril 2014

Mathématiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71502ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Genest, A. (2014). L'addition. *Moebius*, (141), 109–112.

ANNE GENEST

L'addition

De la même manière que pour lui les nombres premiers constituaient la base sur laquelle s'appuyaient tous les nombres naturels, il pensait que les enfants étaient un élément indispensable pour nous, les adultes. Il croyait que c'était grâce aux enfants qu'il existait ici et maintenant.

Yôko Ogawa, *La formule préférée du professeur*

C'était une chaussure moche, fabriquée dans un similicuir bon marché, que le temps avait fripé comme un vieux visage. Une godasse d'enfant qui tenait tout juste dans la paume. Une vieillerie, une de plus, et qui pourtant la fit perdre pied, tomber de son âge.

Laure habitait une chambre vide aux murs clairs, une grande léchée d'absence. Une page où les pensées naissaient puis s'éteignaient. Une plage qui lui permettait de jeter l'éponge, de se faire et de se défaire, de sans cesse renouveler le sens.

Sur le plancher avaient été déposés un matelas et des livres de poche écornés. Des boîtes de carton lui servaient d'étagères. L'une d'elle renfermait des babioles inutiles. Chacun des articles avait été trouvé au centre des objets perdus où elle travaillait. Elle les avait choisis, un à un. Au moment opportun, peu avant que le patron ne lui ordonne de les jeter, elle les avait glissés dans ses effets. Les objets étaient devenus siens.

Laure aimait sauver les choses, leur donner dans sa vie, une seconde existence.

Après une journée éreintante, elle attrapait au hasard une des bricoles, lui inventait une histoire, enfilait d'autres destinées.

Parce que, oui, elle menait une vie de rien. Elle faisait du sale boulot qu'elle abandonnait quand bon lui semblait. Des contrats sporadiques de plonge. Du ménage grossier. Du télémarketing aliénant. Des heures à se tuer. Mais en échange, le refuge d'une chambre où elle pouvait se vautrer dans les livres et la rêverie. Lire et ne rien faire. Une vie capable de s'envoler en un battement d'ailes.

Elle s'était soustraite aux choses. Refusant que son corps serve d'addition. Refusant d'être accouplée à la chaîne des autres. Refusant d'engendrer. Elle observait de loin la réalité. D'abord l'apprivoiser. Ensuite, peut-être, l'intégrer.

Mais elle trébucha.

Peu avant de s'engouffrer dans la bouche du métro, son pied se heurta contre une chose. Un petit chausson, identique à celui qu'elle renfermait chez elle. Le même rouge puissant, mais tout neuf, rutilant.

Que faire de cet intrus ?

Fallait-il feindre de ne pas l'avoir vu ? Poursuivre sa route ? Ou se pencher vers lui, le cueillir, sauver l'objet égaré, respecter le pacte établi entre elle et les choses perdues.

Alors qu'elle rêvassait d'habitude en ramassant les babioles, voilà qu'elle doutait. Son imaginaire subissait un assaut dérangeant.

Que faisait cette chaussure dans sa vie ? Pourquoi l'avait-on plantée chez elle ? Qui en était le responsable ?

On ne perdait pas, à intervalles distincts, d'abord la chaussure gauche et quelques mois plus tard, celle de droite. À moins d'être particulièrement distrait. À moins d'avoir planifié ce geste. À moins de chercher, par tous les moyens, l'élaboration d'un scénario : abandonner une chaussure comme on jette une bouteille à la mer.

Demeurée seule, en huis clos avec sa tête, le chausson s'infiltra dans chacune de ses pensées, leur injecta un sang d'encre qui, à force de s'enrouler, lui brouilla la raison.

Elle se leva tôt. Il lui fallait y voir clair, se dépêtrer d'elle-même. Elle s'emmêla dans les manches de son manteau, l'enfila tout croche, se boutonna de travers, mit une mitaine sans trouver l'autre ; sortit.

Un crachin de fin d'automne répandait son humeur dans la ville. L'obscurité n'était pas encore levée. Elle aimait cette heure où les yeux abdiquaient, laissaient libre-cour à l'imaginaire. Alors elle laissait ses pensées se délier, s'échauffer, courir sans crainte.

Elle devait se confier. Ne serait-ce que pour se vider la tête, mieux saisir ce qui lui arrivait. Mais qui l'écouterait ? Elle pensa à sa soeur et à la campagne qui l'enfermait avec trois gamins turbulents. Ses soucis urbains de vie vide ne l'intéresseraient pas, non.

Elle se rappela le désordre dans lequel vivait son collègue Sébastien. Musicien la nuit, commis le jour. Son air échevelé, en perpétuel lendemain de veille. Il l'écouterait sans s'étonner. Une chose semblable lui était peut-être déjà arrivée. À force de manipuler des objets perdus, le hasard devait s'offrir plus facilement.

Laure avait traversé la ville sans même s'en rendre compte. Avançant avec ses pensées, oubliant le reste.

Elle sursauta devant l'entrée du métro qui l'attendait déjà. Elle était à quelques pas de l'endroit où ses pieds avaient buté contre l'objet perdu. Les sens en éveil, elle scruta le mouvement des passants, ce qu'ils portaient aux pieds, la trace d'une poussette, peut-être. Le sautillement d'un bambin. Mais rien n'arriva.

Elle désira que l'enfant apparaisse. Que ce petit bout de vie calme son trouble. Qu'il lui offre un visage joyeux. Un sourire qui l'arracherait à ses inquiétudes. Un grelot de voix qui lui balancerait un torrent de questions.

Il lui semblait que la solitude qui, jusqu'ici, l'avait enveloppée, lui était maintenant devenue pernicieuse, lui brouillait les yeux.

Pour que la vie ait une valeur, ne fallait-il pas se mettre en équation avec les autres ? Vivre des moments divisés pour comprendre la richesse d'un moment entier. Ce langage qu'elle affectionnait, elle le possédait parce qu'on le lui avait légué. La langue maternelle, l'identité première, lui avait été transmise. Ne devait-elle pas donner cette parole à son tour ? En se soustrayant à cette mathématique, elle était en train de s'éteindre.

Alors elle la vit. La vieille dame aux catins et son visage tendu. Là, son corps échoué sur la crasse du bitume, égaré

entre les enjambées des autres. Une affichette découpée dans une boîte réclamait son dû, avec des lettres brouillées, noircies de saleté : « Mes poupées sont à vendre. »

Aucun prix n'était annoncé. À côté du carton, un verre en plastique bruni avait été déposé. Par intermittence, quelques hasardeux y lançaient leur petit change. La vieille rampait jusqu'aux pièces, enfouissait la monnaie dans ses poches.

Laure suivit le raclement de son corps contre le sol et son air satisfait lorsqu'elle retrouva ses poupées. Avec un fil tendu, elle solidifia, point par point, un regard froid. Ses doigts maintenaient l'iris de l'œil qu'elle ficela au visage. Elle broda ensuite un nez et une bouche pulpeuse.

Un calme d'eau et de rivière accompagnait ses gestes. Comme si le fait d'occuper ses doigts à créer lui versait dans le cœur une sérénité à toute épreuve. Pièce par pièce, elle fabriquait un petit être cousu. Elle créait doucement en suivant le courant du sang qui irriguait ses veines. Tandis que sur ses genoux reposait un corps de guenille.

Le reste ne comptait pas. Sa concentration chassait les passagers que crachaient, par vagues, les wagons. Elle ne sentait pas le frôlement des chenapans qui pigeaient dans sa cagnotte, lui volaient ses efforts. Elle ne voyait pas les regards indiscrets jetés sur elle, le dégoût dans l'œil, l'humiliation qu'on voulait qu'elle porte. La vieille était heureuse.

Elle déposa le corps qu'elle venait d'assembler contre la poutre. À côté d'elle, se tenaient d'autres catins aux proportions quasi humaines. Leurs cheveux de laine tressés en couettes serrées. Leurs sourires en points de coutures raides. Mais à la place des pieds, de véritables chaussons, dans une cuirette *cheap* et une teinture rouge gorgée de sang.

À ce moment précis, Laure sentit, entre les plis de sa peau, un désir d'os et de corps, une envie claire de procréer, de prendre chair.